

Une œuvre, un artiste



CCO WIKIMÉDIA COMMONS

La reine du maniérisme Dans cette représentation pleine de vie – l'une des premières scènes de genre de l'histoire de la peinture –, Sofonisba Anguissola immortalise trois de ses sœurs jouant aux échecs. Emblématique de son art du portrait, cette œuvre constitue l'un des chefs-d'œuvre de cette artiste, alors connue de toute l'Europe.

La Partie d'échecs, Sofonisba Anguissola

Célébrée par Michel-Ange, Van Dyck et Vasari, admirée par Philippe II d'Espagne, cette artiste lombarde fut l'un des peintres les plus recherchés de la Renaissance... avant de disparaître des manuels d'Histoire. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

« **J**e dois dire que j'ai vu, dans la maison de son père à Crémone, cette année, un tableau qu'elle a peint avec beaucoup de soins représentant trois de ses sœurs jouant aux échecs ainsi qu'une vieille servante, si vivantes qu'il semble qu'il ne leur manque que la parole. » Ainsi l'éminent artiste et écrivain toscan Giorgio Vasari décrit-il *La Partie d'échecs* dans la seconde édition de ses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* (1568). Dans cet ouvrage fondateur de l'histoire de l'art, recensant plus de 200 artistes actifs entre les XIII^e et XVI^e siècles, cet éloge fait définitivement entrer Sofonisba Anguissola au panthéon des artistes de son temps. Elle, la fille aînée d'Amilcare Anguissola et Bianca Ponzoni, issus de la petite noblesse génoise, parents de six autres sœurs et frère – Elena, Europa, Lucia, Anna Maria, Minerva et Asdrubal –, dont les prénoms témoignent de l'univers humaniste au sein duquel ils furent élevés. Cette éducation réussit si bien

que Sofonisba, enfant prodige, au prénom repris de celui d'une princesse carthaginoise, devint vite une peintre reconnue, alors qu'elle était noble, femme et que son père n'était pas lui-même artiste.

En 1568, quand les *Vies* sont publiées, Sofonisba Anguissola est alors loin de Crémone. Après un apprentissage auprès des maniéristes Bernardino Campi et Bernardino Gatti et du miniaturiste Giulio Clovio, après avoir été remarquée aussi par Michel-Ange, auquel son père, son meilleur imprésario, a fait parvenir un dessin, elle est désormais dame d'honneur de la reine d'Espagne, la troisième épouse de Philippe II, Élisabeth de France. Elle jouit de ses faveurs, lui enseigne le dessin et immortalise l'ensemble de la famille régnante. Le pape Pie IV lui passe également commande de portraits. Arrivée à Madrid en 1559, elle y est tellement appréciée que, malgré la mort de sa protectrice en cette même année 1568, elle reste au service des ...

En quatre dates

2 février 1532

Naissance à Crémone (Lombardie) au sein d'une famille de la petite noblesse.

1559

Arrivée à la cour d'Espagne où elle devient dame d'honneur de la reine.

1565

Peintre « officielle » de la cour, elle réalise le portrait de Philippe II.

16 novembre 1625

Décès à Palerme, à 94 ans.

Une œuvre, un artiste



Un album de famille

La modernité de cette œuvre tient à la vivacité des visages des quatre femmes représentées. À cette époque, il est encore rare de peindre un franc sourire, voire un rire bientôt communicatif. Dans un luxe de détails, de couleurs et de textures, Sofonisba Anguissola, l'aînée, représente trois de ses sœurs : Lucia, la plus grande, et Minerva, à droite du tableau – qui furent également peintres ; Europa, au milieu, le modèle favori de ses sœurs.

... infantes orphelines. Mais il lui faut se marier et la cour d'Espagne y pourvoit en la personne d'un noble sicilien, Fabrizio Moncada. C'est à cette époque qu'elle découvre Palerme où elle mourra en 1625, devenue la femme d'Orazio Lomellini, son second mari, épousé après le décès en mer du premier. Malgré les réticences de son frère, de la cour d'Espagne et du grand-duc



Le jeu d'échecs

Les parents de l'artiste misèrent tout sur l'éducation de leurs enfants. Musique, poésie, latin, broderie et, bien évidemment, peinture furent au cœur de leur formation raffinée. Considéré comme un excellent moyen pour développer l'intelligence, le jeu d'échecs est alors une distraction aristocratique. Sans doute, dans cette famille de sœurs toutes vouées à un destin artistique, dont l'aînée accomplira le plus glorieux, faut-il également y déceler une métaphore ? Aux échecs, la reine est la pièce la plus puissante... Quoi qu'il en soit, Lucia semble bientôt gagner la partie, la reine noire de Minerva dans la main gauche et une pièce fatale, cachée au regard, dans la droite.



Une signature-manifeste

Sur la tranche de l'échiquier, Sofonisba Anguissola signe, titre et date son tableau, peint à l'âge de 23 ans. Rédigée en latin, l'inscription signifie « Sofonisba Anguissola, fille vierge d'Amilcare, a peint le véritable portrait de ses trois sœurs et d'une servante, 1555 ». Deux termes de cette déclaration sont à retenir : que l'artiste, malgré l'exercice d'un métier qui ne devrait être qu'un loisir pour une femme de sa condition, respecte les convenances dues à son sexe ; qu'elle peint ses sœurs de manière réaliste et vivante, loin des conventions allégoriques toujours en vigueur au XVI^e siècle.

de Toscane, elle s'est choisie elle-même ce capitaine de navire génois, bien plus jeune qu'elle. En Sicile, elle poursuit sa carrière de peintre. En 1610, elle réalise notamment un autoportrait où elle se représente âgée – peut-être la première artiste à oser une telle représentation de soi –, dans une pose rappelant les grands d'Espagne qu'elle a su si bien glorifier. Un an avant son décès, elle

Les artistes femmes à l'avant-garde de la peinture

reçoit la visite d'Antoine Van Dyck, qui livre un ultime témoignage: «Elle a toujours une bonne mémoire, l'esprit vif et m'a reçu fort aimablement. [...] Lorsque je dessinaï son portrait, elle me donna des indications [sur les ombres]. Elle me parla aussi de sa vie et m'apprit qu'elle avait très bien su peindre la nature». Longtemps demeurée dans l'ombre après sa mort, celle qui a peint presque autant d'autoportraits que Rembrandt mais dont nombre de tableaux ont longtemps été attribués à d'autres artistes (masculins) est l'une des premières femmes peintres professionnelles.

Un tableau voyageur

La Partie d'échecs a, elle aussi, connu un parcours haut en couleur. Conservée un temps par la famille de l'artiste, elle est mentionnée dans le catalogue des collections du palais Farnèse à Rome en 1725, puis du palais royal de Naples en 1770, avant de figurer dans celle de Lucien Bonaparte. Lors d'une vente de ses possessions en 1823, le tableau est acquis par le comte Atanazy Raczyński pour 3000 francs. Grand amateur d'art, ambassadeur de Prusse à Copenhague, Lisbonne et Madrid, il lègue, à son décès en 1874, sa collection à la Prusse qui, après plusieurs lieux de conservation, est finalement accueillie à Poznań, la ville où il est né en 1788, aujourd'hui de nouveau polonaise après avoir longtemps été allemande. L'œuvre de Sofonisba Anguissola est l'un des fleurons de cette collection prestigieuse, notamment parce qu'elle marque une évolution clé dans l'histoire de la peinture. Soit le passage du portrait officiel – genre dans lequel elle excella également – au portrait plus réaliste, intégré dans une scène de genre, comme en témoignent ici le cadre domestique, l'absence d'allégorie, une individualité réelle des visages et un sens certain pour capter les différents âges de la vie – de la jeunesse d'Europa à l'adolescence de Lucia et l'âge mûr du chaperon. Enfin, une circulation des regards qui double les relations entre les joueuses, chacune regardant son aînée, et accueille au sein de la composition la peintre elle-même, dont le chevalet est situé à proximité du quatrième bord de la table de jeu. Sur l'échiquier de l'art de la Renaissance, Sofonisba Anguissola fut, elle, bien au centre. ■

Si, dans la seconde partie du XX^e siècle, ce moment où l'histoire de l'art se développait comme discipline avec ses manuels et ses ouvrages de vulgarisation, la plupart des femmes ont été considérées comme des artistes mineures – quand elles n'étaient pas invisibilisées ! –, l'historiographie contemporaine permet, en revanche, de prendre la mesure de leurs apports. En cela, elle renoue avec la reconnaissance de leurs mérites largement exprimée jusqu'au XIX^e siècle, à l'image de Sofonisba Anguissola ou de la sculptrice Properzia de' Rossi, active à Bologne au



MUSÉE DU LOUVRE/TONY QUERREC/GRAND PALAIS

de Marie-Antoinette, Élisabeth Vigée Le Brun (1755-1842), elle aussi académicienne, a néanmoins proposé des portraits bourgeois anticipant le mouvement romantique. Loin de la munificence statutaire de ses portraits royaux, son autoportrait avec sa fille, peint en 1789 (*ci-dessus*), annonce les sensibilités du XIX^e siècle. L'accent mis sur l'enfance et le lien filial succède ici à l'iconographie de la Vierge à l'Enfant. Quant à Suzanne Valadon (1865-1938), sa *Chambre bleue* de 1923 constitue un manifeste de la modernité (*ci-dessous*). Sa représentation d'une femme sur le point de fumer, absorbée dans ses pensées, « odalisque » pour une fois habillée, incarne les nouveaux rapports sociaux de l'entre-deux-guerres, tout en démontrant un sens chromatique et de la composition d'exception. C. D.



ARCHIVES ALINARI FLORENCE/FRATTELLI ALINARI/RMN-GRAND PALAIS

tournant du XVI^e siècle, et toutes deux reconnues par Vasari. De son vivant, Rosalba Carriera (1673-1757) a révolutionné l'art du pastel (*ci-dessus*) et ses talents de portraitiste lui ont valu de devenir membre de l'Académie royale de Paris. De technique préliminaire principalement utilisée pour le croquis, elle a transformé le pastel en un genre « sérieux », reconnu à part entière, influençant grandement le style rococo. Intimement liée au destin



© CENTRE POMPIDOU, MNAM-CO, DIST. GRANDPALAISRMN / BERTRAND PRÉVOST